

Chapitre 14

Anthropologie dynamique

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, plusieurs recherches en anthropologie marquent une rupture avec l'ethnologie classique. Il ne s'agit plus de prétendre à la cohérence des systèmes sociaux (homogénéité), de nier l'historicité des sociétés traditionnelles ou de les appréhender comme des systèmes clos repliés sur eux-mêmes, mais, au contraire, de mettre l'accent sur les changements, les conflits, l'histoire et le dynamisme des cultures. Des auteurs, comme M. Gluckman et E. Leach pour l'anthropologie britannique, G. Balandier et P. Mercier pour l'anthropologie française, vont s'affirmer comme les principaux représentants d'un courant qui recevra l'appellation de *dynamique*.

Si les représentants de ce courant sont des « chercheurs de formation très différente, de traditions nationales diverses, ayant mené indépendamment leurs travaux » (Mercier, 1984 : 166), ils n'en demeurent pas moins étroitement liés par leurs problématiques, leur attachement aux enquêtes empiriques et leur réaction commune à un évolutionnisme unilatéral et à un fonctionnalisme orthodoxe. C'est ce qui a conduit G. Balandier à considérer qu'une anthropologie différente était née, laquelle pouvait être qualifiée par deux termes : « a) *dynamique*, car elle tient compte du mouvement interne des sociétés, des forces qui les constituent tout autant qu'elles les modifient, des pratiques sociales concurrentes qui se réalisent "sous le couvert" des institutions et des organisations; b) *critique*, car elle ne s'en tient pas à l'apparence des formes sociales et à l'affirmation des théories officielles qui les justifient » (Balandier, 1985 : 256).

L'émergence de ces nouvelles problématiques, axées sur le changement social, s'inscrit dans le contexte de la décolonisation. Les crises et les mutations caractéristiques de cette période ont, en effet, sensibilisé les anthropologues aux dynamiques sociales, à l'image de G. Balandier (*Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, 1955) dont les premiers travaux ont porté sur les transformations engendrées par la colonisation dans les sociétés africaines du Gabon et du Congo. L'anthropologie dynamique s'est également développée à partir des études sur les systèmes politiques, lesquels constituent des domaines privilégiés pour analyser le dynamisme des sociétés.

Le recours à l'histoire : une nouvelle vision du changement social

L'un des premiers apports de l'anthropologie dynamique a été de souligner avec force que le changement est présent dans toute société et qu'en aucune façon il ne constitue un accident. Cette réhabilitation de l'histoire dans les études anthropologiques a été notamment défendue par E. Evans-Pritchard, dès 1950, lors de sa conférence en mémoire de l'anthropologue et recteur Marett (de l'université d'Oxford), dans laquelle il condamnait les fonctionnalistes orthodoxes qui jugeaient inutile l'approche historique. Convaincu de la nécessaire complémentarité entre les disciplines de l'histoire et de l'anthropologie, Evans-Pritchard considérait, par ailleurs, les études dynamiques et historiques comme similaires, ne voyant pas de « différence capitale entre l'histoire sociale et ce que certains anthropologues se plaisent à appeler la dynamique sociale, ou la sociologie diachronique, ou l'étude du changement social » (Evans-Pritchard, 1974 : 69).

En France, les représentants du courant dynamique ont fait de l'approche historique la condition de la réalisation d'une anthropologie critique. Elle seule permet, en effet, d'analyser efficacement les mécanismes de reproduction sociale et les formes de manipulation du passé. C'est dans ce cadre d'analyse qu'ils ont émis des réserves sur certains travaux, inscrits dans la mouvance de ceux de M. Griaule, qui ne prenaient pas suffisamment en compte l'écart séparant les normes de la pratique sociale. Malgré l'indéniable apport de Griaule pour la connaissance des systèmes de pensée et des religions africaines, leurs critiques ont eu tendance à se concentrer sur son ouvrage célèbre (*Dieu d'eau*, 1948), portant sur les mythes dogons. Il lui a été ainsi reproché d'accorder trop de crédit à la parole des acteurs, au détriment de l'analyse des contradictions entre les discours officiels (d'ordre mythologique) et la réalité sociale, au point que pour P. Mercier « la culture "réelle" disparaît entièrement derrière la culture "idéale" » (Mercier, 1984 : 201).

Le rôle des conflits

En accordant un intérêt à l'étude des conflits, le courant dynamique s'est démarqué d'une tradition anthropologique influencée par l'héritage d'É. Durkheim, selon laquelle « les sociétés qui présentent des symptômes de faction et de conflit interne conduisant à des changements rapides, sont soupçonnées d'"anomie" et de "décadence pathologique" » (Leach, 1972 : 29). C'est contre cette vision réductrice, que des auteurs comme Evans-Pritchard mais surtout M. Gluckman et ses disciples de l'université de Manchester ont réagi. Ils ont ainsi montré que les conflits

et les dysfonctionnements sont inhérents à tout système social, et qu'ils ne doivent pas être perçus uniquement comme des phénomènes de destruction mais, également, comme pouvant favoriser l'intégration.

Evans-Pritchard, dans sa célèbre analyse de la segmentarité chez les Nuer, et Gluckman, dans ses travaux en Afrique du Sud, chez les Zulu, ont particulièrement insisté sur cette fonction intégratrice du conflit. Gluckman a ainsi montré que, loin de menacer la viabilité du système, le conflit peut permettre, au contraire, de consolider l'ordre social, dans le cas où il fait l'objet d'un contrôle institutionnel. L'illustration nous est donnée, en Afrique, par les rituels de rébellion, qui canalisent les conflits en permettant une sorte d'exutoire aux tensions internes de la société. Lors de ces rituels, la société est ainsi mise à l'envers et les contestations contre le souverain peuvent être exprimées publiquement. Pour Gluckman, ces rituels de rébellion sont un moyen d'assurer la pérennité du système et constituent, de ce fait, un instrument de la tradition.

L'importance qu'il accorde au rôle joué par le conflit dans la cohésion sociale (et dans l'équilibre des systèmes politiques) vaudra à Gluckman un certain nombre de critiques, dont celle de Leach qui lui reprochera de ne pas se démarquer suffisamment d'une approche prônant la cohérence fonctionnelle des systèmes sociaux.

Dynamiques internes et externes

Comme le soulignait R. Firth dans sa préface aux *Systèmes politiques des hautes terres de Birmanie*, Leach a donné à l'anthropologie sociale les éléments d'une théorie dynamique, à partir de l'analyse des structures politiques de la société Kachin. Résolument opposé à l'héritage de Radcliffe-Brown, il a critiqué ceux qui analysaient les systèmes sociaux comme des entités naturelles et homogènes pour insister sur les contradictions et le dynamisme des structures. Si, pour des raisons conceptuelles, les modèles construits par les anthropologues apparaissent comme des systèmes en équilibre, l'erreur, selon Leach, est de croire que ces modèles existent dans les faits alors qu'ils ne sont que des abstractions. La cohérence de ces modèles ne signifie pas que « la réalité sociale forme, elle aussi, un tout cohérent; bien au contraire, la situation réelle est, dans la plupart des cas, pleine de contradictions; et ce sont précisément celles-ci qui permettent de comprendre les processus du changement social » (Leach, 1972 : 30). Leach en donne une parfaite illustration avec l'analyse du système politique des Kachin, qui oscille, selon les circonstances historiques et économiques, entre un système autocratique, semblable à leurs voisins Shan, et un système démocratique, *gumtiao*. Par cette analyse, Leach remet également en cause toute

théorie unitaire de la culture, en affirmant qu'on ne peut étudier une société sans tenir compte de ses contacts extérieurs.

Cette prise en considération des contacts culturels dans l'analyse de la dynamique sociale a été l'un des thèmes dominants des recherches des représentants du courant dynamique en France, en particulier de R. Bastide dont l'œuvre a été consacrée à l'étude des phénomènes d'acculturation et des syncrétismes religieux au Brésil. De son côté, G. Balandier, à l'instar de E. Leach, a insisté sur la distinction entre les dynamiques externes et internes, toute société étant soumise à une dynamique du dedans et du dehors, comme en témoigne l'étude des rapports entre tradition et modernité de l'auteur des *Anthropo-logiques*. Par sa remise en cause d'une vision dualiste tradition/modernité au profit d'une approche dialectique entre forces de rupture et de continuité, par son analyse de l'action du temps sur l'hétérogénéité des systèmes et par son attention portée à la polyvalence des conduites des acteurs, Balandier s'est affirmé comme le chef de file du courant dynamique en France. Il reste l'anthropologue qui a le plus cherché à démontrer comment toute société est génératrice d'ordre et de désordre, et comment celle-ci doit se saisir « comme ordre approximatif et toujours mouvant » (Balandier, 1971 : 70). C'est sous son influence que se développera une anthropologie économique d'inspiration marxiste dont les représentants (C. Meillassoux, P.-P. Rey, J. Copans) s'emploieront à analyser les dysfonctionnements et les clivages internes des sociétés (relation aînés/cadets, rapport hommes/femmes, esclavage...).

© ARMAND COLIN. La photocopie non autorisée est un délit.

BALANDIER G., 1955, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, Paris, PUF.

— 1985, *Anthropo-logiques*, Paris, Le Livre de poche (1^{re} éd. 1974).

— 1986, *Sens et puissance. Les Dynamiques sociales*, PUF (1^{re} éd. 1971).

BASTIDE R., 1960, *Les Religions africaines au Brésil*, Paris, PUF.

EVANS-PRITCHARD E. E., 1968, *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*, trad. fr., Paris, Gallimard (1^{re} éd. en langue anglaise : 1940).

— 1969, *Anthropologie sociale*, trad. fr., Paris, Payot (1^{re} éd. en langue anglaise : 1950).

— 1974, *Les Anthropologues face à l'histoire et à la religion*, trad. fr., Paris, PUF (1^{re} éd. en langue anglaise : 1962).

GLUCKMAN M., 1963, *Order and Rebellion in Tribal Africa*, Londres, Cohen & West.

— 1965, *Politics, Law and Ritual in Tribal Society*, Oxford, Blackwell.

- GRIAULE M., 1948, *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemeli*, Paris, Chêne.
- LEACH E., 1972, *Les Systèmes politiques des hautes terres de Birmanie*, trad. fr., Paris, Maspéro (1^{re} éd. en langue anglaise : 1954).
- LOMBARD J., 1972, *L'Anthropologie britannique contemporaine*, Paris, PUF.
- MERCER P., 1984, *Histoire de l'anthropologie*, Paris, PUF (1^{re} éd. 1966).
- RIVIÈRE C., 1978, *L'Analyse dynamique en sociologie*, Paris, PUF.

Les textes

Le premier extrait présente, sous la plume de G. Balandier, un résumé des principaux axes de recherche de l'anthropologie dynamique. Ces axes sont définis à partir des enseignements qu'il tire de son étude comparative des crises traversées par les sociétés africaines durant la colonisation.

Les crises subies deviennent le *révéléateur* de certaines des relations sociales, de certaines des configurations culturelles, et de leurs rapports respectifs. Elles conduisent à considérer la société dans son action et ses réactions, et non plus sous la forme de structures et systèmes intemporels. Elles incitent à rechercher les conditions de l'existence sociale qui sont les plus révélatrices des rapports qui la constituent, à concevoir une analyse des situations et de l'événement qui a maintenant acquis le statut scientifique. Dans ce même mouvement, l'histoire est restituée à des sociétés que l'erreur et l'indolence théoriques avaient définies comme a-historiques. La dynamique sociale, envisagée dans toute sa complexité, et l'histoire s'imposent conjointement. La première apparaît sous sa double figure : celle « du dedans » et celle « du dehors » ; il ne peut en être autrement en raison des effets internes de la dépendance coloniale – le rapport d'extériorité se saisit avec un grossissement presque caricatural. Cet accent porté sur l'histoire (et non plus sur les seules permanences formelles), cette recherche des conjonctures exprimant la vie intime des sociétés et leurs « drames », cette reconnaissance des divers dynamismes qui opèrent constamment en elles pour les faire et les défaire, ont permis de donner un premier contenu au programme de construction d'une *sociologie et d'une anthropologie dynamiques*. Et c'est en fonction de cet apport que l'on a évoqué la naissance d'une école « dynamiste ».

En fait, la démarche n'était qu'à son commencement. Elle n'en comportait pas moins une autre dimension que l'on peut qualifier du terme : *critique* – non plus par référence aux doctrines prédominantes, mais à un certain ordre de réalité. Les sociétés en situation coloniale imposaient cette manière de voir, car elles sont fortement soumises aux contraintes de l'ambiguïté et de l'ambivalence. Dans leur cas, le décalage entre les apparences de la réalité sociale et cette réalité elle-même est maximale. Au moment de mes recherches directes, la question inévitable était de savoir si cet « écart », plus facilement repérable en la circonstance, résulte du rapport de dépendance ou caractérise *toute société*. Mes études ultérieures – et surtout celles qui relèvent de l'anthropologie politique – m'ont démontré la généralité du phénomène. Les sociétés ne sont jamais ce qu'elles paraissent être ou ce qu'elles prétendent être. Elles s'expriment à deux niveaux au moins ; l'un,

© ARMAND COLIN. La photocopie non autorisée est un délit.

▲ *Acculturation. Anthropologie économique. Anthropologie politique. Évolutionnisme. Fonctionnalisme. Segmentarité. Sociétés traditionnelles. Tendances de l'ethnologie française.*

superficiel, présente les structures « officielles », si l'on peut dire ; l'autre, profond, assure l'accès aux rapports réels les plus fondamentaux et aux pratiques révélatrices de la dynamique du système social. Dès l'instant où les sciences sociales appréhendent ces deux niveaux d'organisation et d'expression, et où elles déterminent leurs rapports, elles deviennent nécessairement critiques. C'est en corrigeant les illusions de l'optique sociale commune qu'elles progressent sur le terrain de la rigueur scientifique.

G. Balandier, 1971, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, PUF, p. 6-7.

Le second extrait, tiré de l'ouvrage de Leach (*Les Systèmes politiques des hautes terres de Birmanie*, 1972), concentre les éléments d'une théorie dynamique. Il indique l'instabilité du système politique des Kachin, signale les stratégies des acteurs et relate le jeu des dynamiques interne et externe.

En matière politique, les Kachin ont devant eux deux modes de vie idéaux tout à fait contradictoires. Le premier est le système du gouvernement shan, semblable à une hiérarchie féodale ; le second est le type d'organisation *gumlao* [...], qui est essentiellement anarchique et égalitaire. Il n'est pas rare que l'on rencontre un Kachin ambitieux qui adopte les noms et les titres d'un prince shan pour justifier sa prétention à l'aristocratie, tout en faisant appel aux principes *gumlao* d'égalité afin d'échapper à l'obligation de verser des redevances féodales à son propre chef traditionnel [...]

Je soutiens, en un mot, qu'en termes d'organisation politique les communautés kachin oscillent entre deux pôles – d'une part le type « démocratique » *gumlao*, d'autre part le type « autocratique » shan. En réalité, la majorité des communautés kachin ne sont ni de type *gumlao* ni de type shan ; elles sont organisées selon un système que nous appellerons *gumsa* [...] et qui se trouve être, en fait, une espèce de compromis entre les idéaux *gumlao* et shan. Dans l'un des chapitres suivants, je décrirai le système *gumsa* comme s'il s'agissait d'un troisième modèle statique, à mi-chemin entre les modèles *gumlao* et shan ; mais il faut dès à présent que le lecteur comprenne que les communautés *gumsa* réelles ne sont pas statiques. Sous l'influence de circonstances économiques favorables, certaines tendent de plus en plus vers le modèle shan [...] D'autres communautés glissent dans la direction opposée et deviennent *gumlao*. L'organisation sociale kachin, telle qu'elle est décrite dans les comptes rendus ethnographiques existants, est toujours fondée sur le système *gumsa*. Mais je soutiens que, pris isolément, ce système n'a vraiment aucun sens, tant il est intrinsèquement contradictoire [...]. Dans le domaine de la réalité sociale, les structures politiques *gumsa* sont essentiellement instables et j'affirme qu'elles ne sont pleinement intelligibles que si elles sont perçues en termes de deux types d'organisation qui constituent deux pôles opposés, les types *gumlao* et shan.

E. Leach, 1972, *Les Systèmes politiques des hautes terres de Birmanie*, trad. fr., Paris, Maspéro-La Découverte, p. 30-32.